

Hommage à Hervé Lelong à Notre Dame de Chartres le 4 Janvier 2023.

Hervé nous a quittés dans la nuit de Noël, pensant peut-être que ce départ échapperait à l'attention de ses amis occupés à célébrer cette belle fête familiale. C'était un homme discret qui n'aurait sans doute pas apprécié l'hommage que nous lui rendons aujourd'hui dans ce lieu imposant. Hervé Lelong était bien un Beauceron peu enclin à se faire remarquer.

Mais comment ne pas se réunir ici, tous ensemble, au sein de Notre Dame, à la croisée du transept qu'il avait embelli de cet incroyable tapis, installé et consacré à la Pentecôte de l'an 2000. L'histoire de ce tapis brodé au petit point regorge d'anecdotes. La première est à replacer dans la bouche de l'artiste.

Alors que, pour les fêtes du VIII^e centenaire de Notre-Dame (détruite par un incendie en 1194), le clergé de la cathédrale avait abandonné l'idée de restaurer un tapis ancien, datant du début du XIX^e siècle, Hervé avait lâché, un rien provocateur : « on n'a qu'à en broder un autre ! ».

L'artiste se lança alors avec passion dans une tâche ardue : imaginer une œuvre respectant un haut lieu de foi et de mystère qui soit aussi en harmonie avec son architecture et ses verrières. Il fallait en outre que l'œuvre soit ancrée dans le contemporain, à l'instar des aménagements de l'orfèvre et sculpteur Goudji qui a martelé le mobilier liturgique dont ce magnifique autel.

Face aux lois immuables de l'Eglise et de l'architecture, le tapis représentait surtout la modeste contribution des fidèles : leur offrande à la Vierge, en quelque sorte. 200 brodeurs (femmes et hommes) se mirent à l'œuvre sous la houlette de Véronique de Luna et de son école de tapisserie au point.

C'est là où la personnalité de l'artiste se révéla. L'homme discret dut se muer en « chef d'orchestre » afin de communiquer ses connaissances et son enthousiasme à cette laborieuse armée de l'ombre, chargée de broder 292 carrés de 50 cm de côté. Le solitaire retrouvait là « l'esprit d'atelier » qu'il appréciait chez les maîtres-verriers de Chartres ou chez les liciers d'Aubusson.

S'il réfutait chez lui tout élan mystique (« il ne peut y avoir de mysticisme dans un tapis » ironisait-il), il reconnaissait cependant que ce n'était pas qu'un exploit technique, même si les contraintes pratiques étaient nombreuses. Il était conscient que, chez les brodeurs, le tapis devenait une prière à Notre Dame voire un pèlerinage virtuel pour celles et ceux qui, éloignés ou âgés, ne pouvaient l'accomplir.

Mais la vie de Hervé Lelong ne se borne pas à ce grand œuvre qui, d'une certaine façon, a couronné son chemin artistique.

Continuons à remonter le temps d'une vie bien remplie. Pendant des dizaines d'années, il a dessiné et peint des cartons que des lissiers (principalement à Aubusson) devaient mettre en musique, c'est-à-dire en couleurs. Hervé s'intéressait à tout le processus depuis la teinture des laines, selon des méthodes ancestrales, jusqu'au travail du licier contraint, par des impératifs techniques, à interpréter l'intention du cartonier.

Hervé était un artiste, bien sûr, mais il possédait les vertus de l'artisan. Il n'aimait pas la précipitation, exigeait le travail bien fait qu'il faut sans cesse recommencer pour arriver à l'excellence. Il faisait sienne la devise du poète Nicolas Boileau dans son *Art poétique*, en 1674 :

« Hâtez-vous lentement et, sans perdre courage

Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage. »

Sa marque de fabrique, sa « patte » c'était les fleurs qu'il aimait mettre en harmonie. Il n'avait pas son pareil pour faire converser le delphinium avec le coquelicot, le chardon avec le soleil, le muguet avec l'ancolie.

Or, ce n'était pas un simple agencement intellectuel et abstrait. C'était le fruit d'un long compagnonnage avec la Nature, à l'époque où l'on ne parlait pas d'écologie. Hervé avait un sens inné du vivant, un respect profond de ce qu'on n'appelait pas encore la biodiversité.

Il m'est arrivé parfois de l'accompagner au jardin de la rue de Châteaudun alors qu'il recomposait les massifs, à l'automne ou au printemps. Outre le fait qu'il connaissait le nom latin des plantes, il savait les faire « parler », les marier, les rendre « amoureuses », en quelque sorte. Il imaginait un « jardin mental » qui, non seulement embellirait ses plates-bandes, mais nourrirait ses œuvres.

Cette leçon était loin d'être évidente pour le néophyte que j'étais alors et que je suis resté. Les plantes devaient être placées en fonction de leur forme, de leur volume, de la couleur des fleurs et des nuances du feuillage, en fonction aussi de la date de floraison, autant de données qu'il maîtrisait aussi parfaitement que son nuancier de laines. Le jardin devenait tableau.

Les œuvres d'Hervé Lelong ne sont pas de simples éléments décoratifs comme pouvaient le penser certaines de ses clientes qui voulaient assortir une tapisserie à la couleur de leurs rideaux ! (ce qui l'agaçait profondément).

Ses œuvres sont un hymne à la Création. Plus encore, elles sont le fruit d'une longue tradition artistique qui prend sa source dans les tapisseries flamandes du Moyen Age. Il avait une prédilection pour la « Tenture de la Dame à la licorne », aujourd'hui conservée au musée de Cluny, à Paris. Cette suite de six tapisseries, datant du début du XVIe siècle, l'avait frappé dès l'enfance et grandement inspiré, comme en témoignent ses nombreuses pièces autour du thème des Millefleurs.

Hervé Lelong s'inscrit ainsi dans la grande tradition française de la tapisserie d'Aubusson, initiée par Colbert dans les années 1660. Il a longtemps eu, dans cette petite cité creusoise, sa propre galerie où il présentait ses créations, à l'instar de grands noms de la tapisserie moderne comme Jean Picart Le Doux ou Jean Lurçat. Ce dernier a exercé sur lui une profonde influence stylistique. La disparition d'Hervé y a suscité un vif émoi.

Mais je me rends compte que je n'ai pas répondu à la question essentielle. Comment devient-on un artiste ? Et plus précisément comment Hervé Lelong l'est-il devenu. Essayons

de percer le mystère en continuant à remonter le temps, en évoquant les hasards de la vie. De sa vie. Tout commence par une histoire de textiles.

Son trisaïeul, prénommé Diogène, était marchand de tissus à Challet, un village à mi-chemin entre Chartres et Dreux. Avec sa voiture à cheval, il faisait la tournée dans tout l'arrondissement pour vendre aux paysannes, coupons et mercerie. Ayant acquis une petite aisance, Diogène s'était installé à Chartres, à la fin du XIXe siècle. En 1904, il avait acquis un « vrai » magasin sur la place Marceau que Paul Lelong et son fils Bernard développeront pendant trois quarts de siècle.

Le commerce prit son essor sous l'enseigne de « A la Colonne Marceau ». A la mort de l'ancêtre, dans les années 20, les établissements Lelong étaient devenus « le » grand magasin de Chartres où l'on venait s'approvisionner en tissus et vêtements de confection sur mesure. C'était, toutes proportions gardées, le « Bonheur des Dames » (de la Beauce et du Perche) que n'aurait pas désavoué Emile Zola dans son roman éponyme.

C'était un véritable commerce de « nouveautés », comme on disait alors, avec sa verrière majestueuse, son escalier monumental, ses imposants comptoirs en chêne et ses immenses miroirs qui transformaient l'espace en un abyme vertigineux.

Paul Lelong, le grand-père d'Hervé, était devenu un notable très impliqué dans la vie économique. Il animait la Chambre de commerce et était l'un des fondateurs des Travailleurs français, une compagnie d'assurances qui avait fait édifier un imposant immeuble art déco, au coin du boulevard Chasles et de la rue Mathurin Régnier.

Bernard Lelong, le père d'Hervé, avait épousé Melle Marguerite Cornière (surnommée Tita) car les familles étaient proches : leurs pères avaient été camarade de régiment à la caserne Marceau. Les Lelong étaient apparentés aux Boutet. Daniel Boutet était un vétérinaire réputé qui avait assisté Pasteur dans ses travaux pour éradiquer la maladie du charbon qui décimait, en Beauce, les troupeaux de moutons. Boutet fut maire de Chartres de 1884 à 1891.

Hervé se sentait plus proche de sa famille maternelle dont le membre le plus illustre était Jean-Louis Duport, violoncelliste virtuose qui avait joué devant Napoléon à la Malmaison. Son Stradivarius insigne, surnommé « le Duport », se retrouvera, beaucoup plus tard, entre les mains de Rostropovitch. C'est sur cet instrument que l'artiste russe célébra, à sa manière, la chute du mur de Berlin, le 11 novembre 1989. J'ai souvenir d'avoir vu le portrait de Duport dans le salon de la rue de Châteaudun. Tita l'a offert au musée de la Cité de la Musique, à la Villette.

C'est donc place Marceau qu'il naquit, en 1937, dans ces « appartements incommodes » comme il les qualifiait lui-même. Il détestait sa chambre plein nord qui se situait au-dessus de la boucherie Turenne. L'appartement de ses parents donnait sur la rue de la Volaille. Car après la destruction de l'église Saint-Saturnin, au début du XIXe siècle, pour créer la place Marceau, le commerce de la volaille se tenait à cet endroit. Tout petit déjà, il était fasciné par les gallinacées et les dindons qu'il a parfois représentés dans ses œuvres.

Si la vie d'Hervé semblait toute tracée, son cours avait été bouleversé par la noyade de son frère aîné Jean-Philippe, à l'âge de 16 ans, en 1950. C'est lui qui, en toute logique, était

destiné à reprendre la Maison Lelong. Le petit Hervé avait été jusqu'alors « l'original de la fratrie » qui adorait fureter dans les ateliers des tailleurs afin de récupérer des chutes de tissu. Dès l'âge de 13 ou 14 ans, déjà, il n'avait pas son pareil pour agencer avec goût le décor des vitrines du magasin et en habiller les mannequins impassibles. Marie-France, sa petite sœur bien-aimée, l'accompagnait dans ses aventures imaginaires.

A la mort de son aîné, Hervé s'était révélé un adolescent difficile et ses parents s'étaient résolus à l'envoyer à l'École des Roches, près de Verneuil sur Avre (à 40 km à l'ouest de Dreux). Il y avait reçu un enseignement d'exception mais ne gardait pas un bon souvenir de cet internat multiculturel, inspiré des collèges anglais. Il s'y forgea cependant de bonnes amitiés qu'il conservera toute sa vie.

A 18 ans, il voulait aller vers ce à quoi le destinait sa sensibilité : devenir un artiste. Le bac en poche, il fréquenta l'atelier parisien du céramiste flamand Guillaume Met de Pennighen, puis l'École nationale supérieure des Métiers d'art, où le peintre Robert Wogensky dirigeait un cours de ce qu'il est convenu d'appeler « l'art mural ». Les cartons de tapisserie en faisaient partie. Pour Hervé ce fut la révélation.

Mais la fureur des hommes allait bientôt le projeter dans des événements violents qui le dépassaient. En 1961 et 1962, il fit son service militaire en Algérie alors en proie à ce que ce qu'on appelait pudiquement les « événements », en fait était une guerre civile qui ne voulait pas dire son nom. Comme ses camarades, il devait se plier aux corvées et à la garde de nuit devant la caserne où les jeunes appelés craignaient de se faire égorger. Ses confidentes étaient les trois femmes de sa vie : sa mère, Tita, sa sœur, Marie-France, et sa fiancée, Hélène, auxquelles il écrivait régulièrement des lettres touchantes qui ont été conservées. Dès son retour en France, il épousa Hélène en 1962.

Il eut, dès lors, la chance de se voir proposer des commandes publiques pour des banques ou des compagnies d'assurance mais celle dont il était le plus fier était la commande de la marine nationale pour le navire-école la « Jeanne d'Arc ». Sa carrière était lancée. Il pouvait faire « mettre en laine » ses cartons dans les plus prestigieux ateliers d'Aubusson.

Le sort n'avait pas dit son dernier mot. En juin 1970, Bernard Lelong se tua dans un accident de la route, au volant de sa DS Citroën. Hervé avait 33 ans et ne se voyait pas reprendre la succession de son père. Mal conseillée, sa mère vendit les magasins Lelong dans de mauvaises conditions. L'immeuble, l'un des meilleurs emplacements du centre-ville, fut bientôt démoli pour faire place... à une banque évidemment. Une page de l'histoire locale se tournait.

Libéré, d'une certaine façon, Hervé pouvait se consacrer entièrement à son art. Même s'il restait attaché à sa maison de la rue de Châteaudun, son point d'ancrage devenait Aubusson. Toute sa vie, il restera fidèle à ce haut lieu de l'art des liciers, en particulier après son mariage, en 1976, avec Véronique de Luna qui fut, dès lors, la petite main discrète et efficace, non seulement pour accueillir les visiteurs à la galerie mais aussi, plus tard, les brodeurs venus s'initier à la tapisserie au petit point. Dans son atelier-école de Nançay elle continue à mettre en valeur les créations d'Hervé Lelong.

C'est avec elle qu'il découvrit des contrées lointaines comme la Colombie où, par deux fois, il était allé rendre visite à son ami très proche, le peintre Luciano Jamarillo, mort jeune en 1984. Leur art était pourtant aussi antipodique que leurs deux pays. En Colombie, il s'était émerveillé devant l'artisanat textile des Amérindiens. Chaque tribu a son style de tissage, avec ses couleurs et ses motifs particuliers dont il était tentant pour un artiste de s'inspirer.

Il avait connu une semblable « épiphanie » en Tunisie, dans l'oasis de Gafsa où des artisanes tissent des couvertures de laine et des tentures murales, aux teintes terreuses et aux savants décors géométriques d'une étonnante modernité. Il avait fait tisser sur les métiers de ces tisserandes certaines de ses œuvres aux accents plus naïfs.

Son imagination débordante l'entraînait aussi dans des voyages virtuels. Ainsi son aventure rêvée en Indonésie qui avait fait jaillir l'irruption fantasmée du volcan Krakatoa. Ce torrent de laves incandescentes est, à mes yeux, l'une de ses œuvres les plus fortes, presque abstraite, un terrain où il ne s'aventurait guère.

Hervé faisait son miel de tout ce qu'il découvrait dans ses voyages en Grèce, en Italie ou en Egypte, ses pays de prédilection. Même des petits riens : un fragment de mosaïque à Delphes, un pavage byzantin à Venise, cité qu'il connaissait par cœur. Sur les bords du Nil, il chinait des textiles coptes. C'était souvent des morceaux troués, usés jusqu'à la corde, mais qui laissaient apparaître la trame d'une toile du Ve siècle et des fragments de décor estompés et rongés par l'usure du temps.

Une simple fleur des champs, un arbre curieux le ravissaient. Dans le jardin de sa fille Alexandra, qui vivait alors à l'île Maurice, il avait été séduit par les palmes majestueuses d'un latanier, typique de l'océan indien. Ce palmier exotique se retrouve sur ce tapis où il symbolise l'arbre de Vie, évocation du paradis par son exubérance. Il répond à l'arbre de la Connaissance, riche de fruits, dont les racines embrassent la Jérusalem céleste.

Pour conclure, quand j'ai cherché à le définir, deux mots me sont venus à l'esprit. Hervé était : esthète et élégant. Des notions qu'on n'utilise plus guère aujourd'hui. Esthète, car il aimait le Beau sous toute ses formes. Élégant car c'est ainsi qu'il apparaissait, au propre comme au figuré. Toujours bien mis dans ses magnifiques pulls de chez Missoni. Élégance du cœur surtout.

Je voudrais dire en fin à ses enfants Alexandra, Stéphane, Lucie et à ses 8 petits enfants Théa, Luana, Tom, Emma, Ambre, Agathe, Paul (comme son arrière-arrière-grand-père) et Elliot qu'ils peuvent être fiers d'Hervé Lelong. Ce sont eux les dépositaires de la mémoire de l'artiste. A eux, désormais, de poursuivre la saga de cette famille que j'ai esquissée à grand traits ce matin.

La chance des artistes est qu'ils ne meurent pas. Ils demeurent dans leurs œuvres, comme ce tapis si riche d'humanité qui fait désormais partie du mobilier de Notre Dame de Chartres. Pour ceux qui ne le connaissent pas, je les encourage, à la fin de la cérémonie, à venir en découvrir les symboles. C'est le plus bel hommage qu'ils peuvent rendre à notre ami.

Alain Bouzy